



E. VERMOREL

H. VERMOREL DEL.

LES COMÉDIENS DE SOCIÉTÉ.



A sagesse des nations, qui n'est pas plus sotte que celle des professeurs de morale universitaire, a dit avec raison : Défiez-vous des dîners *sans façon*, des sonates de Hummel exécutées par des prodiges de onze ans, des concerts d'amateurs, des tête-à-tête avec des anges de quarante ans, des discours de M. Fallon, des séances du sénat, des bottes à douze francs, des rasoirs magnétiques, des rentes espagnoles et des spectacles de société!...

Après les dîners à la fortune du pot, ce qui peut arriver de plus terrible à un homme, c'est d'être conduit à un spectacle de société.

D'où l'on pourrait déduire cet aphorisme :

La comédie de société est à la véritable comédie (pas celle de la place de la Monnaie), ce qu'est le brouet conjugal aux succulents dîners de Dubos et de l'hôtel de Belle-Vue.

L'origine des *comédiens de société*, sur lesquels nous avons fait de consciencieuses



E. VERMORCKEN.

H. HENDRICKX DEL.

et profondes recherches, *se perd dans la nuit des temps*, comme dirait M. de Gerlach. L'histoire profane et sacrée ne nous laisse guère d'autres traces de cette intéressante corporation, que le pas de bourrée dansé par David devant l'arche, à la grande joie des premiers sujets du théâtre royal de Jérusalem.

Plus près de nous, nous trouvons Néron, le type le plus parfait du comédien amateur qui ait occupé le trône : ceci soit dit sans porter atteinte aux talents de ses successeurs, dont quelques-uns jouent aujourd'hui encore avec succès les grandes livrées, les Mascarilles et les Scapins, bernant sans pitié ce bon Géronte de peuple, le claquemurant dans le sac d'une charte et le mystifiant de mille manières, toutes plus royales les unes que les autres.

Nous demandons pardon à nos lecteurs de cet écart sur le sol volcanique de la politique, où l'on se heurte à chaque pas contre une allusion. Grâce à Dieu, depuis Néron, l'éducation royale a fait des progrès, la liberté civile n'est pas restée en arrière, et le royal musicien qui faisait égorger les malheureux qui ne se pâmaient pas assez tôt aux sons de sa flûte d'Ionie, trouverait aujourd'hui dix sifflets pour répondre à chaque poignard de ses prétoriens.

Les conciles de Trente, de Nicée, où l'on discuta de si plaisantes choses avec tant de gravité; le proverbe : *Je vous prends sans vert*, joué à Péronne entre Louis XI et Charles de Bourgogne; Cromwell cherchant le *Seigneur* sous la forme d'un tire-bouchon; Charles-Quint s'empêchant comme un étourneau au milieu de la cour de François I^{er}; Sixte-Quint jetant ses béquilles au nez du conclave étonné; Bonaparte roucoulant des bucoliques avec Bernardin de Saint-Pierre et Ducis, et vantant son amour pour le fromage à la crème, les ruisseaux bordés de pâquerettes et de liserons, les levers de l'aurore et les chiffres gravés sur l'écorce des hêtres; un ministère chancelant offrant sa démission en masse et disant à l'opposition, avec des larmes dans la voix : prenez nos têtes ! tous ces faits, ces épisodes, que nous pourrions multiplier à l'infini, sont autant de charmantes comédies de société, jouées par des acteurs pleins de mérite, et dont quelques-uns ne seront pas remplacés de si tôt dans leurs emplois respectifs.

Mais ce n'est pas dans une région aussi élevée que nous trouverons le comédien de société qui nous occupe. Dans les scènes que nous venons d'indiquer, les jeunes premiers se nommaient François de Valois et Charles de Bourgogne; les premiers rôles Cromwell, Sixte-Quint, Napoléon; les financiers Charles-Quint, Louis XI; et les Gérontes, les pères ganaches de toutes ces actions dramatiques si diverses, s'appelaient Allemagne, France, Italie et Angleterre !

C'est ordinairement d'une modeste étude de notaire, d'un sordide et froid chenil d'huissier ou du sein des magasins d'indiennes, que s'élance la partie masculine de nos comédiens de société. Les jeunes premières, les soubrettes et les ingénuités, se recrutent parmi d'autres professions auxquelles l'art dramatique doit quelques beaux talents; la jeune première est quelquefois une riche et belle organisation de femme fourvoyée, à moins qu'elle ne soit une modeste *moyen âge* ou une blanchisseuse *renaissance*. Presque toujours les piquantes soubrettes sont tailleuses. Dorine a son dé dans sa poche, Clotilde a gâché deux aunes de pou-de-soie en répétant sa grande scène, et Christian a porté à l'avoir deux cents francs qui devaient se trouver au *doit*.

Explique qui pourra cet attrait irrésistible du théâtre sur tant d'imaginations jeunes et presque toujours douées de quelques rares qualités ; que d'autres cherchent les causes de cette attraction occulte qui attire vers les écueils dramatiques tant de jeunes courages que rien n'arrête, ni les études arides, ni la prodigieuse difficulté des succès, ni les débris qu'ils voient surnager autour d'eux, ni l'espèce d'ostracisme dont un monde stupide frappe encore aujourd'hui les comédiens, malgré les deux grandes leçons d'égalité de 93 et de 1830 ! Quelles séductions si triomphantes le théâtre a-t-il donc pour qu'on foule ainsi aux pieds pour lui fortune, avenir, considération selon le monde ; et tout cela, pour l'exquise volupté de se faire siffler un beau jour comme un taureau andalou qui ne sait pas mourir avec grâce, ou qui fuit devant les *banderilles* des châles !

Parmi les comédiens de société, on doit avant tout distinguer deux classes fort différentes dans leurs mœurs et leurs tendances. Les premiers sont de jeunes gens appartenant à d'honnêtes familles, qui, séduits un jour par les chausses mi-parties de Buridan, ou la toque herminée d'Ethelwood, se réveillent un beau matin tout bouillants de passion frénétique et sulfureuse. Ils ne trouvent sous la main si mauvais couteau de cuisine qu'ils ne l'enfoncent dans quelque table en s'écriant d'un air sombre et fatal : Elle est bonne, la lame de ce poignard !... Ils deviennent rêveurs et lycanthropes, achètent une *bonne dague* de M. Lucor, coutelier à Namur, et vont répéter Antony sous les ombrages du Parc, avec une télégraphie de gestes tellement exorbitants et sataniques, que peu s'en faut qu'ils ne se fassent mettre à la porte pour atteinte aux bonnes mœurs. Rentrés chez eux, ils désespèrent leurs parents, honnêtes marchands de lingerie ou de nouveautés, qui s'inquiètent de la pâleur malade de l'héritier présomptif de la maison *Durand et Cie*, du Marché aux Herbes. Toute la littérature atroce ne peut suffire à rassasier leur goût pour l'horrible et le fatal. Pour peu que cette malheureuse infirmité continue, ils passent à l'état de *poète incompris*, la dernière phase de cette effrayante affection dramatico-littéraire, que nous traiterons plus amplement ailleurs.

Le *jeune premier* de société et un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans, aux cheveux lisses et luisants comme l'aile d'une corneille, il se boutonne hermétiquement et promène sur tout ce qui l'entoure un regard empreint d'une amère et sauvage ironie. Fouillez ses poches, vous y trouverez sa dague, *Antony*, *Henri III*, *les Sept Enfants de Lara*, *Don Juan de Marana*, quelques lettres de femmes qui l'appellent *mon chairy* et *mon hanche* ! ce dont il maugrée comme un reître. Quinze jours avant la représentation de la pièce dans laquelle il joue le rôle principal, il ne laisse ni merci ni trêve à ses malheureux voisins, effrayés parfois de ses râles de passion et de ses transports convulsifs. Les cheveux au vent, sans habit, un foulard à sa ceinture et supportant sa dague, il mugira Hernani, Rodolfo ou Didier. Sa gesticulation passionnée fait tomber le plâtre des planches qu'il foule et effraye ses voisins. Puis parfois sa voix s'éteint dans une douce prière, alors il se fait langoureux et ruisseau murmurant à faire pâmer toutes les Catarina et les Dona Sol qui seront soumises à son flamboyant regard. Enfin le tailleur lui apporte son costume moyen âge, le pourpoint lui va à ravir, mais la trousse et les chausses ne sont pas assez étroites. Comme M. de Bois-Sec, s'il y entre, il n'en veut pas. Enfin toutes les parties de son costume s'y trouvent, le bicoquet, l'escarcelle, les

souliers à la poulaine, la rapière, la bonne dague. Pendant les huit jours qui précèdent la représentation, il s'habille en raffiné du temps de Charles XI, et loue tous les romans moyen-âge de Jacob pour se faire aux triomphantes façons du parler des Comminge, des Buridan surtout, qu'il va jouer enfin après tant d'angoisses. Il se promène lentement dans sa chambre, se mire dans toutes les glaces, et s'épouvante lui-même à ce passage :

« C'était une blanche et sainte tête de vieillard, et que l'assassin a bien souvent revu depuis dans ses rêves, car il l'assassina, l'infâme !.. »

En ce moment, la servante qui vient avertir M. Edmond que le souper l'attend, recule épouvantée de voir sa chambre occupée par un personnage mystérieux et pâle, vêtu de rouge et de noir, et qui apostrophe son fauteuil, dont il serre un des bras, en criant avec une rage convulsive :

Car il l'as-sas-si-na, l'in-fââ-me !!!..

Enfin arrive le jour où le théâtre des Alexiens va retentir de la prose de M. Gaillardet. La répétition générale laisse beaucoup à désirer ; Marguerite de Bourgogne, qui n'a pas les moyens pécuniaires de M. Edmond, est furieuse de n'avoir pour simuler l'hermine de son surcot que des flocons d'ouate étirés et faufilés sur un corsage de lustrine. Gaultier d'Aulnay est un gentil garçon qui se destine au théâtre, et qui a toute l'insouciance nécessaire pour la profession un peu nomade qu'il va exercer. Il a emprunté le *pantalon-chair* d'une dame du ballet, qui assiste dans la coulisse au spectacle, et surveille d'un œil vigilant les chances orageuses auxquelles elle a exposé son seul *vêtement indispensable*, qui donne à l'amant de Marguerite de Bourgogne tout l'air d'un baigneur qui a mis sa chaussure de peur des orties et qui livre le reste aux baisers du zéphyr. Buridan est prêt depuis trois heures, il est vrai qu'on commence à sept ; il demande à Marguerite de bien soigner ses *effets*, et recommande à la souffleuse les passages marqués d'une *croix* fatale.

La pièce marche sans trop d'encombre, si ce n'est quelques *lapsus lingue*, commis par les seigneurs de la cour de Louis le *Hutin*, dont la prononciation est empreinte d'une haute saveur bruxelloise. Edmond se fait applaudir dans la scène de la prison, lorsque Marguerite vient jouir de son triomphe et savourer sa vengeance ; seulement Buridan craint pour son pourpoint l'huile de la lampe que son ennemie agite au-dessus de sa tête. Entre deux phrases passionnées il lui jette ces mots :

— Prenez donc garde à l'huile !

Celle-ci, sans prendre souci de la recommandation continue :

« Car ces murs étouffent les sanglots, éteignent l'agonie ! et demain l'on dira : Un prisonnier s'est suicidé dans sa prison ! — preuve qu'il était coupable ! »

Avec les derniers mots de cette phrase trois larges gouttes d'huile tombent sur l'infortuné Buridan qui se lève brusquement, en disant avec humeur :

— Me voilà propre pour continuer, Marguerite !

— Ce n'est pas là ma réplique, murmure l'épouse infidèle.

En vain la souffleuse vient en aide à l'infortuné capitaine ; l'avarie commise à son tricot, le préoccupe tellement, qu'il mêle tout, son rôle et son pantalon, Marguerite et l'huile, et finit par patauger tellement que l'acte se termine au milieu des rires et des sifflets.

Mais une catastrophe plus terrible attend la pièce. Arrivé au tableau où Marguerite, couchée sur un lit de repos, écoute les douces paroles d'amour de Gaultier d'Aunay, la crise s'annonce et se précipite violemment. La position de l'amant de Marguerite à genoux, en trois quarts, auprès de sa maîtresse, tend outre mesure le pantalon-chair de M^{lle} Rose qui observe, avec anxiété, le degré d'élasticité de son *indispensable*; tout à coup, au milieu d'une tirade toute parfumée d'amour moyen âge, tandis que Marguerite passe ses doigts effilés à travers la blonde chevelure de Gaultier, un cri part de la coulisse, et une femme, enveloppée d'un châle tartan, s'élance en scène.

— Sapristi, Auguste ! si tu crois que je vas te prêter mes effets pour les abimer comme ça ! Tu as fait partir trois mailles à mon mollet gauche ! tu crois sans doute que c'est du caoutchouc, mon maillot ! Me voilà propre pour demain, avec ça qu'on donne la *Sylphide* !

Cet intermède imprévu fait rugir Buridan ; il blasphème comme un truand contre la malencontreuse danseuse que Marguerite a foudroyée d'un coup d'œil royal, en s'indignant qu'on permette l'entrée des coulisses à des gens de cette espèce.

Enfin le silence se rétablit un peu, et le régisseur vient annoncer au public que M. Auguste continuera son rôle en pantalon garance, M^{lle} Rose ayant impérieusement exigé la prompte remise du sien.

Les haines, les rivalités, les fausses amitiés, sont aussi communes parmi les acteurs de société que chez les artistes grassement rétribués. La jeune première y méprise souverainement tout ce qui n'est pas drame ; le premier rôle daigne quelquefois prendre une prise dans la boîte du financier, et lui apprendre qu'il n'a pas été bon dans l'*École des Femmes* ou sous les traits de Bonnard, de l'*École des Vieillards*. Le premier rôle est grave, passionné, abonné aux publications de Jamar et au *Magasin Théâtral*. Il porte la barbe de bouc, possède un bahut détraqué, deux chaises *renaissance* ayant appartenu à un maître d'école, des grès de Delft fabriqués à Tournay, et un vieux morceau de lampas rouge, avec lequel il s'est fait une *portière*. Il fréquente les hommes de lettres, les artistes auxquels il offre des cigares, et pousse le fanatisme jusqu'à assister trois fois de suite à M^{lle} de Belle-Isle. A trente ans, le premier rôle de société se rase la moustache, vend ses antiquités, ses pots de Delft, sa portière et ses costumes moyen âge, et se marie le plus souvent à quelque sensible et honnête fille de marchand que les rugissements d'Antony et les soupirs pulmoniques de Chatterton ont séduite et entraînée. Un an après, Antony est père d'un gros garçon, Chatterton escompte le papier à trois mois moyennant *trois bonnes* signatures, fait partie d'une société de tir à la perche, culotte des têtes de turc dans ses loisirs d'estaminet, où il vend sa mise à la poule aussitôt qu'il croit courir quelque danger.

En regard de ce portrait rapidement et incomplètement esquissé, qu'on nous permette maintenant de poser la silhouette du *comédien amateur*, qui débute devant ce facile public d'amis, de cousins, de cousines et de créanciers qui tous, ces derniers surtout, portent un si vif intérêt aux succès du jeune artiste. Si l'on savait les mortelles luttés, les atroces privations et les souffrances sans nombre auxquelles se résignent ces pauvres jeunes gens qui, chaque année, viennent tenter la fortune dramatique, sous le nom de MM. Saint-Ernest, Saint-Firmin, et qui gémissent

pendant trois années sur les planches enfumées d'un théâtre de dernier ordre, moyennant cinquante francs par mois, avec lesquels il leur faut au besoin jouer Richelieu, Saint-Mégrin, le duc d'Elmar! Pauvres enfants, victimes d'une fausse éducation qui développe les impressions du cœur et les fantômes trompeurs de l'imagination, aux dépens de cette raison froide et mercantile, seul moyen de se creuser sa tanière, dans un siècle où la majorité des hommes porte sous la mamelle gauche une pièce d'or en guise de cœur!

C'est aux comédies de société que l'on doit tant d'existences détournées de leur but véritable, tant de désertions d'occupations sérieuses, tant de faux pas chez ces aventureuses jeunes femmes qui ne se doutent pas des dangers de vivre dans une atmosphère fiévreuse, où tous les sentiments et les passions sont exaltés outre mesure. Adèle d'Hervey, à force de reposer sa tête sur l'épaule d'Antony, Angèle, Catarina, Kitty Bell, à force d'entendre médire de l'art. 321 du Code civil, finiront peut-être un jour par se jeter aveuglément dans l'abîme d'une passion sans issue, où elles laisseront cette fraîche et sainte auréole de la femme, la pudeur et l'amour vrai, qui peut se passer de toutes ces nerveuses frénésies littéraires des héros de la nouvelle école, fils du hasard, à l'œil cave, la parole ardente et l'âme souvent aussi aride que celle d'un agent de change.

C'est dans les productions littéraires de nos romanciers modernes, que presque toutes ces pauvres dupes d'une nature de convention vont chercher les principes et les goûts qui leur font prendre bientôt en pitié les réalités d'un monde, qui ne peut être que vulgaire et prosaïque, par la morale sociale qui court. Se roidir contre ces impossibilités est folie, vouloir les détruire démence. Nos Don Quichotte romantiques, nos rêveurs incompris, attendent un Cervantes qui, nous l'espérons, ne se fera plus attendre longtemps.

Une fois atteint de cette fatale manie, une fois livré à la fièvre de gloire et de renommée qui dévore tous ces jeunes gens, auxquels l'avenir paraît si splendide et si facile, adieu aux occupations tranquilles et probes. Le malheureux, possédé de la fièvre dramatique, ne connaît plus d'occupation digne de son attention. Adieu au compas, à la *marmotte*, au grand livre, à la tenue des livres en partie double. Il laisse croître sa barbe et ses cheveux, et intitule *bourgeois et épiciers* tout ce qui ne râle pas de la prose volcanique ou des alexandrins sulfureux. Son lit jonché de brochures, de drames, de comédies, lui donne un sommeil agité dans lequel il rêve couronnes de lauriers, bonnes fortunes et gros appointements. Le réveil le rappelle à la réalité des redingotes râpées, des ratatouilles économiques, des bottes à soupape et des simulacres de chemises. Quelques viriles et énergiques vocations surmontent toutes ces misères, plusieurs y trouvent une poésie de malheurs qui leur sourit, et à travers mille combats, autant de dégoûts, le but atteint se trouve être mille écus d'appointements, soumis quotidiennement aux caprices de ce sultan blasé et difficile qu'on appelle *public*, ou de ces quelques venimeuses couleuvres, vulgairement connues sous le nom de feuilletonistes.

La femme qui se livre au jeu dangereux des *comédies de société*, se rattache également aux deux classes que nous venons d'indiquer. Pour elle, les difficultés sont bien plus grandes encore, si elle se destine au minotaure dramatique. Le premier indice de cette fatale maladie est un grand mépris pour ce qui jadis

faisait son occupation principale. La coquetterie est incompatible avec le génie. Corinne peut avoir des papillotes, la fille d'un banquier, non! Aussi, dès ce jour, Valérie ne met plus de corset, lisse ses cheveux en bandeaux, et descend graduellement à cette mise sans nom, qui fait deviner la jeune première de Dinant ou de Namur, ou la prima-donna future de Gand ou de Tournay. Les matinées se passent au conservatoire à étudier des gammes, de retour chez elle, elle continue ses gammes à faire désertir tous les matous du quartier. Au bout de deux années de cet agréable exercice, elle trouve un directeur qui lui offre quatre-vingts francs par mois pour chanter dans les chœurs.

Les comédiens de société qui se destinent au théâtre, tranchent d'une manière très-marquée sur les simples amateurs. Au bout de quelques succès dans *Moiroud et compagnie*, *Michel et Christine*, *Ketty*, ces derniers trouvent enfin un ami qui leur prouve combien ils sont détestables. Quant aux autres, mieux vaudrait affronter les orages du cap Nord que de hasarder auprès d'eux une parole qui ne fût pas un éloge. Quelques-unes de ces natures hardies s'appelleront un jour Nourrit ou Lemaître; le plus grand nombre fait les délices des chefs-lieux de province, où ils gagnent quotidiennement leur demi-tasse au domino avec les élégants de l'endroit, qui les ont pris sous leur protection.

Quant aux femmes!... heureuses celles qui n'ont rien conservé de leur douce et tranquille existence passée. Un souvenir les tuerait!...

VICTOR JOLY.



**LES BELGES
PEINTS
PAR EUX MÊMES**

